

Politique du cercle. Interprétation, éthique et sociologie Política del círculo. Interpretación, ética y sociología

Éric Gagnon

Numéro 48, automne 2009

De l'éthique de la recherche à l'éthique dans la recherche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039763ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039763ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Liber

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, É. (2009). Politique du cercle. Interprétation, éthique et sociologie. *Cahiers de recherche sociologique*, (48), 15–26. <https://doi.org/10.7202/039763ar>

Résumé de l'article

Dans le but d'asseoir la réflexion éthique en sociologie sur d'autres bases que la déontologie de la recherche, l'auteur propose un retour sur le sens et la démarche de la sociologie, et revient sur les conditions de l'interprétation sociologique. Il soutient que cette réflexion ne peut véritablement se faire qu'en se déprenant de tout positivisme, et en assumant pleinement le fait que la sociologie est une discipline herméneutique, c'est-à-dire que la réalité qu'elle étudie est faite de significations et d'interprétations, dont ses propres interprétations sont à la fois le relais et la critique.

Éric Gagnon

Politique du cercle. Interprétation, éthique et sociologie

Le danger d'un monde dominé par la technique ou la technoscience, disait Hannah Arendt, est celui de retirer tout pouvoir au langage. La science adopte une langue spécialisée ou mathématique de plus en plus obscure, parfois intraduisible dans le langage ordinaire, et compréhensible seulement par quelques spécialistes. Alors qu'elle transforme leurs vies, il est de plus en plus difficile aux hommes et aux femmes d'en discuter, et de se l'approprier. Or, toute connaissance ou expérience n'est humaine que dans la mesure où l'on peut en parler et la comprendre. «Les hommes en tant qu'ils vivent et se meuvent et agissent en ce monde, n'ont l'expérience de l'intelligible que parce qu'ils parlent, se comprennent les uns les autres, se comprennent eux-mêmes¹.»

De ce monde participe la sociologie, qui, tout en cherchant à le rendre plus intelligible, ajoute à la masse des connaissances ses propres résultats. La question du pouvoir du langage, de la capacité de parler, de discuter et de comprendre est au centre de la discipline. Pour elle, c'est cependant plus qu'une question de vulgarisation (rendre le savoir accessible), de méthodologie et de théorie (produire une connaissance moins spécialisée) : c'est une question éthique, qui se pose à la sociologie à chaque instant, dans le choix des questions et des objets, dans les analyses et critiques qu'avance le sociologue. Maintenir l'interprétation vivante, la possibilité de s'interroger et de parler est la tâche et la responsabilité premières de la sociologie. Telle est du moins la thèse que j'entends soutenir.

En posant les questions qui sont les siennes, le sociologue s'engage dans l'interprétation, c'est-à-dire dans un échange et un débat sur le sens

1. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Pocket, «Agora», 1994 [1958], p. 37.

des conduites et des événements; interrogation qu'il hérite des institutions dont il cherche en même temps à percer le sens et des individus dont il analyse les conduites. Il est au cœur d'un cercle, où il ne peut maintenir l'interrogation vivante qu'en élargissant l'interprétation, en éclairant les conditions dans lesquelles l'interprétation et l'interrogation sont possibles et en préservant la parole. Comme je chercherai à le montrer, en interprétant une situation, il fait plus que proposer une explication, il met en question les significations et interprétations sur lesquelles repose un certain ordre social; en scrutant la manière dont les individus comprennent leur condition, il ne se limite pas à décrire un phénomène, il soutient cette interrogation; dans ses enquêtes empiriques, il ne procède pas uniquement à un relevé d'informations, mais engage sa parole et celle de ceux qu'il interroge. Les embarras et les questions éthiques du sociologue sont liés à cette insertion dans le sens et l'interprétation.

Son éthique ne saurait donc se réduire à une déontologie située au pourtour de la recherche (consentement, confidentialité, réduction des risques), qui n'est certes pas négligeable, mais qui reste insuffisante. Une véritable réflexion éthique exige un retour sur le sens et la démarche de la sociologie et sur des questions discutées depuis les débuts de la discipline touchant les conditions de l'interprétation; elle exige également qu'on se déprenne de tout positivisme, en assumant pleinement le fait que la sociologie est une discipline herméneutique, c'est-à-dire que la réalité qu'elle étudie est faite de significations et d'interprétations, dont ses propres interprétations sont à la fois le relais et la critique. La sociologie a pour objet la question du sens, dont elle devient en partie responsable.

La prose du monde

Le sociologue s'interroge sur les sociétés et l'unité qu'elles s'emploient tant bien que mal à préserver, mais qui toujours fait problème; sur leurs institutions et leurs représentations, qui distribuent les places et accordent à chacun un accès plus ou moins ouvert aux biens, aux échanges et à la parole; sur leurs inégalités, qu'elles cherchent à masquer ou à légitimer; sur la contrainte qu'elles exercent sur les corps et les esprits afin de les faire «tenir en place»; sur le destin de ceux qu'elles abandonnent en marge ou dont les conduites font désordre.

Le sociologue s'interroge, mais ses questions ont déjà reçu une réponse. Aux situations dont il cherche à comprendre les causes et les effets ou à retracer la genèse, des explications ou des solutions ont déjà été proposées par les partis politiques et les groupes d'intérêts, les intervenants sociaux et ceux qui conçoivent les politiques, par les journalistes ou les tribunaux. À ses questions, les sociétés fournissent déjà des réponses. Les sociétés sont pour ainsi dire un concert de réponses, elles sont faites de paroles et d'échanges qui produisent des significations, et d'institutions qui confèrent à ces significations une dimension durable. Le sociologue rejoint un débat d'interprétation qui a commencé bien avant son arrivée.

Souvent mobilisé dans l'analyse des «problèmes sociaux», pour comprendre leurs causes et leurs effets sur les populations, et en identifier les principaux «déterminants», pour donner de la pauvreté et des multiples formes de marginalité une description et une explication, ou encore pour évaluer, améliorer ou critiquer les politiques et les programmes d'intervention destinés à corriger ces problèmes, le sociologue entre ainsi en débat avec d'autres interprétations de ces mêmes phénomènes. Il prend connaissance des explications existantes et des catégories avec lesquelles on désigne les groupes sur lesquels il convient de se pencher et d'intervenir (le pauvre, le réfugié, le sans-abri, le fou, l'autochtone, etc.). Étroitement liées à une idéologie, une politique, un programme d'intervention, ces interprétations et catégories attirent l'attention sur des dimensions de l'expérience vécue par les individus, leurs conditions matérielles, leurs mentalités, leurs attitudes, leurs croyances, leur capacité à s'en sortir, et donnent ainsi un sens aux problèmes qu'ils vivent. Formulées par les médias, les partis politiques ou les experts, ces interprétations fournissent et légitiment des diagnostics qui ont des effets directs sur les individus et groupes concernés : image de soi et image que les autres ont de soi, privilèges et place qui leur sont accordés dans la société, services et formes de réparation auxquels ils ont droit, responsabilités dans leur condition présente et en ce qui concerne leur avenir. Ces interprétations donnent un sens à leur expérience ou à leur situation, leur assignent une place dans le monde et un destin, selon les moyens et les possibilités que cette place leur procure. En un mot, elles les assujettissent.

Ces interprétations, le sociologue peut les reprendre à son compte et les nourrir. Il peut aussi refuser de s'en satisfaire, les remettre en question, leur faire subir des déplacements, dont le plus important sans doute, celui par lequel l'imagination sociologique se distingue, est de passer d'une interprétation centrée sur les *individus* à une interprétation centrée sur les *relations*. Une typologie sociologique se distingue en effet d'une typologie administrative, en ce qu'elle porte sur les rapports (économiques, familiaux, politiques) entre les individus et non sur différentes catégories de personnes et de groupes². Les types de domination selon Max Weber, les formes de relations familiales, ou encore la distinction entre le don et la relation marchande, en sont des exemples. Les catégories sociologiques se distinguent des catégories médicales ou psychologiques en ce qu'elles décrivent les formes de liens et d'obligations entre individus, et non les caractéristiques personnelles de ces derniers. Elles se centrent sur l'exclusion, plutôt que sur les «exclus», sur le pouvoir et l'autorité plutôt que sur le mérite individuel, sur la relation d'assistance (Simmel) ou sur la relation thérapeutique (et ses effets sur l'identité et la situation des personnes) plutôt que sur la vulnérabilité de la personne. Par ce déplacement, la sociologie change le regard qu'on porte sur une situation ou une conduite, dont la

2. D. Schnapper, *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, Paris, PUF, 1999.

compréhension ne se trouve plus dans l'individu, mais dans la relation, nœud de significations qui détermine attentes et rôles, permet les interactions et la communication, délimite le champ des possibles. Ce déplacement s'accompagne d'un élargissement de l'interprétation, en inscrivant la relation dans un horizon plus large de significations: l'institution dans laquelle se déroule l'interaction ou l'échange (la famille, l'hôpital psychiatrique, l'entreprise), l'histoire politique et sociale du groupe auquel les individus appartiennent (crises économiques, mutations du travail), l'espace politique et idéologique au sein duquel ils pensent leur situation et leurs conditions (représentations, débats, conflits); horizon de sens qui met les relations et les expériences en perspective, qui les rend comparables par-delà leurs irréductibles différences, en montrant à quel univers commun elles appartiennent, à quelle fonction ou quelles préoccupations elles répondent. En les inscrivant ainsi dans les transformations plus larges que connaît la société ou dans l'espace au sein desquels les individus sont insérés, la sociologie leur découvre un nouveau sens.

En déplaçant et en élargissant ainsi l'interprétation, la sociologie cherche à décrire le maillage de significations que forme une société, dans laquelle elle-même s'insère; elle hérite des interprétations du monde et des événements que portent les institutions³, pour les interroger et souvent pour les contester. Ce faisant, elle soulève la question de la justice, c'est-à-dire de la légitimité de la manière dont sont distribuées les places, organisés les échanges et définis les rapports entre les individus; elle interroge les significations et représentations qui instituent ces rapports, en mettant en évidence l'ordre symbolique qui leur confère vérité et légitimité, et leur fait ainsi perdre tout caractère nécessaire ou normal. Élargir l'interprétation est une question éthique en ce qu'elle touche directement au rôle que joue le sociologue dans la collectivité, la manière dont il intervient dans les débats et exerce une influence sur la vie d'individus et de groupes, en un mot sa responsabilité.

Interprétation de second degré, comme on l'a remarqué depuis longtemps déjà⁴, la sociologie s'édifie sur les représentations que la société elle-même produit. Elle naît des débats que la société entretient déjà sur son passé et son devenir; elle reprend et formalise les modèles typifiés de conduites auxquels les acteurs sociaux eux-mêmes se réfèrent dans leurs interactions quotidiennes (rôles, statuts, conduites attendues), pour ensuite les replacer dans un plus grand univers de sens. Mais ses propres analyses sont à leur tour reprises et intégrées par ces acteurs dans leurs débats. L'interprétation qu'elle donne des événements et des situations participe du

3. Elles-mêmes tissus de significations, les institutions sont la *prose du monde*, selon la formule de Hegel; elles l'interprètent et le produisent tout à la fois.

4. A. Schütz demeure encore celui qui l'a le plus clairement montré et assumé. Voir notamment son article «Common-sense and scientific interpretation of human action», repris dans *Collected Papers I*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1962 [1953], p. 3-47.

monde où ces événements et ces situations se produisent, qui seront diversement repris, compris ou écartés. Elle met à son tour en circulation du sens et soulève des questions, aux effets multiples et imprévisibles. Elle est d'emblée prise dans les débats politiques qui lui donnent ses objets (inégalités sociales, problèmes d'intégration sociale, conflits de valeurs, rôle de l'État, etc.) en même temps que son impulsion ; elle est engagée dans un cercle qui lui interdit toute position de surplomb et toute maîtrise du discours, l'obligeant à se poser des questions pour lesquelles elle n'a pas de réponse assurée et à voir ses interprétations toujours contestées.

Mais pour qu'elle soit élargie, encore faut-il que l'interprétation demeure vivante et que la question du sens puisse être posée. Dans une société technocratique où l'on entend faire reposer les décisions, les conduites et les orientations générales des institutions (santé et éducation, notamment) sur les connaissances, les faits, où les enjeux politiques tendent à se réduire à l'inventaire des besoins à satisfaire et des techniques pour y parvenir de la manière la plus efficace, la question du sens devient à la fois plus difficile et plus pressante. La gestion technique des problèmes entraîne une spirale sans fin d'interventions, qui ne se discutent pas, parce qu'elles sont considérées comme allant de soi. La mobilisation en faveur de l'utopie technique est d'ailleurs irrésistible : cette utopie promet de satisfaire les désirs, de prévenir les malheurs, de soustraire les individus aux aléas de la fortune et des infortunes, de corriger leur destin, et même de réparer le passé (handicaps, traumatismes ou mémoire) au moyen d'interventions médicales ou psychologiques, de services et de protection. Cette situation n'est pas sans embarrasser le sociologue, qui y voit une importante question éthique. Il peut accepter de jouer un rôle dans cette planification et cette adaptation (faire le relevé des situations, identifier les besoins et les dysfonctionnements pour les corriger, anticiper les changements pour s'y adapter), mais sa tâche est ailleurs. Sa responsabilité première est de soulever la question du sens, c'est-à-dire de faire apparaître l'univers des significations qui structurent l'expérience et organisent les relations sociales, et de mettre ainsi en évidence les représentations, valeurs et préférences que cet univers sous-tend, les intérêts ou le type de rapports humains qu'il favorise. À la masse de connaissances constamment produites pour corriger les problèmes, évaluer les politiques, dénoncer les injustices ou comprendre les événements, il n'a pas à ajouter un savoir sur les « aspects sociaux » à ceux portant sur d'autres dimensions (économiques, environnementales, etc.) et devant être pris en compte dans une décision. Il met plutôt en perspective ces autres savoirs, et maintient ouverte la possibilité d'autres interprétations.

Ce rôle, le sociologue doit le négocier avec ses commanditaires, ceux qui financent la recherche et en contrôlent la diffusion, qui sont souvent tentés d'en infléchir les conclusions ou de les ramener à l'identification de groupes et comportements problématiques ou de besoins à satisfaire ; avec les représentants des groupes et communautés visés par ses études, qui cherchent de plus en plus à influencer sur la représentation que le sociologue

donne de leur situation ou de leur condition, en raison notamment des implications que cette représentation pourrait avoir sur les droits qui leur seront reconnus ou des services qui leur seront offerts. Aussi, parler d'*intégrité scientifique* n'a pas tout à fait le même sens pour la sociologie (et les sciences sociales) que pour les sciences de la nature. Cette interprétation ne concerne pas que la rigueur de la démonstration, la construction de l'échantillon ou le caractère approprié des méthodes, mais aussi la possibilité de pouvoir déplacer et élargir l'interprétation, sans quoi celle-ci s'éteint; de maintenir ouverte la question du sens, sans laquelle la critique est impossible. L'interprétation elle-même a une signification éthique, elle est étroitement liée aux choix ou aux orientations que le sociologue donne à son travail, et plus largement, elle est la condition d'une réflexion et d'une critique des conditions dans lesquelles vivent les individus et les groupes.

Le sujet de l'interprétation

Interprétation d'un univers déjà saturé d'interprétations, la sociologie hérite ses questions et ses (premières) réponses de ce même univers social. Mais encore doit-elle être capable d'entendre l'interrogation derrière ces interprétations. Elle doit chercher non seulement à élargir l'interprétation, mais aussi s'intéresser à l'origine de ce questionnement et à sa possibilité même.

Si la sociologie a pour tâche, comme le croyait C. Wright Mills⁵, de relier les épreuves personnelles et le milieu social, la biographie à l'histoire, de permettre ainsi aux hommes et aux femmes de mieux comprendre ce qui leur arrive et d'avoir une prise sur leur destin, il lui faut s'intéresser à la manière dont cet ordre s'imprime dans la subjectivité, et comment en retour la subjectivité s'en saisit. Elle ne peut saisir véritablement la signification de l'univers social tant qu'elle n'a pas regardé la manière dont les individus occupent la place qui leur est assignée, comment ils jouent leur rôle, l'assument et le conçoivent. C'est ce processus, par lequel chaque individu se reconnaît comme sujet de ses actions, assume des rôles et se donne des projets, se pose des questions éthiques, qu'il faut encore saisir: la manière dont l'individu évalue les possibles, le désirable et le préférable, dont il cherche à être à la hauteur de certaines obligations et de certains idéaux, la façon dont il rencontre et résout la question de son autonomie et de ses responsabilités. Et c'est ce que la sociologie fait lorsqu'elle s'interroge sur la manière dont les individus ne sont jamais tout à fait au-dedans de la société sans en être entièrement au-dehors (marginalité, exclusion), la manière dont ils comprennent leur identité, leur individualité et leur liberté dans l'expérience de la maladie et le recours aux thérapeutiques, ou encore comment l'individualisme transforme leurs rapports aux institutions (la famille, l'éducation). La sociologie naît d'ailleurs de cet écart entre l'individu et l'univers social, de la distance et de l'autonomie que le premier acquiert ou revendique dans la modernité;

5. C. Wright Mills, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspero, 1977 [1959].

écart qui pose la question de son insertion dans cet univers et des formes d'intégration sociale.

Le sociologue a comme «objet» de réflexion et d'analyse des *sujets* ou plus exactement des *processus de subjectivation*, c'est-à-dire les différentes formes de rapport au monde, aux autres et à soi que produit l'ordre social et qui varient selon la culture et la position sociale occupée / assignée dans les échanges et la parole ; il s'intéresse à la manière dont ces sujets pensent, jugent et réagissent, à l'outillage mental et aux conditions matérielles et symboliques qui rendent possible cette réflexion. Si le réseau ou le tissu de significations qu'est le monde social impose un ordre et assigne une place aux individus, il permet et suscite en même temps des interrogations sur le sens de leur expérience et de leur situation ; interrogations que les institutions s'efforcent de domestiquer, mais sans lesquelles langages et significations demeureraient *lettre morte*. En procurant aux individus significations, représentations et langages, la société ne leur donne pas seulement les moyens de poursuivre le travail d'interprétation et de construction du sens, mais également de l'interroger et de le remettre en question. Donner une signification engendre toujours un déplacement ; le sens est étonnement avant que d'être discours. Non seulement les réponses que transmettent les institutions ne suffisent pas à fournir le sens que requièrent les actions et les situations, mais ces réponses suscitent de nouvelles questions ; le monde social n'est d'ailleurs ni homogène ni parfaitement clair, et recèle des contradictions.

Ces sujets sont avec le monde social dans le même rapport circulaire que les sociologues ; il est à la fois l'objet et le moyen de leurs interrogations et de leurs interprétations. Aussi le sociologue ne peut qu'en être solidaire, les soutenir et entrer en débat avec eux. Leurs interrogations et ces interprétations ne sont pas simplement une source d'informations sur l'expérience et les conditions de vie des personnes, des représentations, croyances ou idéologies à prendre en compte dans l'élaboration des politiques ou à démasquer dans les débats, mais le point de départ de ses propres questions. Il lui faut non pas substituer à la parole de ces sujets un discours plus vrai, mais mettre cette parole en perspective pour mieux la comprendre, voir d'où elle vient et ce qu'elle cherche à dire ou à trouver, le chemin qu'elle se fraye dans le monde, et de quels langages et de quelles significations ces sujets disposent pour le faire⁶. C'est reconnaître la situation ou la place particulière que ces derniers occupent, non seulement comme une limitation à ce qui leur est permis de comprendre et de dire, mais aussi le lieu d'où peuvent naître des questions. Si la sociologie doit conclure que, insérés dans le monde, les individus ne peuvent s'en déprendre entièrement

6. Jean-Louis Genard a mis en évidence le langage ou les cadres à l'intérieur desquels les individus se reconnaissent ou sont reconnus comme des sujets responsables. Il a également cherché à reconstituer la genèse de l'interprétation responsabilisante de l'action dans la modernité. Voir sa *Grammaire de la responsabilité*, Paris, Cerf, 1999.

ou que leur réflexion est limitée, ils ne sont pas pour autant immobiles, ni enfermés dans une perspective⁷.

S'intéresser à l'acteur social comme sujet, c'est entrer en débat avec lui, avec ses aspirations, ses désirs, ses projets; c'est s'engager dans des débats éthiques. S'intéresser à la marginalité — objet classique de la sociologie —, c'est s'engager dans un débat sur l'autonomie et la responsabilité des personnes à la marge, c'est d'un côté leur reconnaître une capacité et un droit à se soustraire aux normes et contrôles, et, de l'autre, montrer qu'ils ne sont pas responsables de leur condition et chercher à renforcer les liens et les solidarités. Faire une sociologie de la famille, c'est s'intéresser aux répercussions de l'individualisme sur les relations familiales et l'autonomie de ses membres les uns à l'égard des autres et aux transformations des solidarités; c'est tout à la fois soutenir une critique des rapports familiaux et s'inquiéter des effets de leurs mutations. Prendre la santé et la maladie comme objet d'étude, c'est analyser comment les pratiques et les savoirs façonnent l'expérience des individus, le rapport à soi, à leur corps et aux autres, et comment les individus parviennent à se réapproprier cette expérience ou à se déprendre du contrôle professionnel. Le sociologue partage avec eux les mêmes questions éthiques, les mêmes tensions et ambiguïtés entre autonomie et intégration. Ce sont les mêmes sujets qu'il a comme interlocuteurs dans ses enquêtes empiriques ou les débats auxquels il participe.

Tout comme l'interprétation, que le sociologue s'emploie à élargir, la question du sujet ou de la subjectivation n'est donc pas que théorique. S'intéresser aux conditions et aux moyens de la subjectivation, aux possibilités de réflexion et aux limites d'accès à la parole des acteurs ou sujets, c'est s'interroger sur la possibilité de changer ces conditions, d'accroître ces possibilités, de déplacer ces limites. C'est toujours aussi vouloir contribuer à un élargissement de la capacité des individus et des populations de comprendre les phénomènes et les réalités qui les affectent, interroger et mettre en doute les programmes, envisager d'autres possibilités que celles proposées par les gouvernements, les ONG et les experts, par exemple⁸. C'est de soutenir cette liberté, de juger, de douter, de choisir, acquise après des siècles de revendications et de transformations politiques, sans lesquelles il n'y aurait d'ailleurs pas de sociologie. L'éthique se situe au cœur même de ces questions et de ces analyses, puisqu'il s'agit

7. Entre un objectivisme qui réduit la pensée et la parole à un produit des conditions d'existence et un subjectivisme qui confère à l'individu la maîtrise complète du sens et de la vérité, il faut comprendre ce que cette parole cherche à dire et en quoi elle peut intéresser les autres.

8. C'est pourquoi la question de l'expertise est si importante. L'expert est celui qui, au nom du savoir qu'il détient, est appelé à trancher dans un débat ou un conflit (P. P. Druet, P. Kemp et G. Thill, «Le rôle social de l'expert et de l'expertise», *Esprit*, octobre 1980). Il est tout à la fois celui qui rend possible l'interprétation, quand il s'efforce de dépasser les intérêts particuliers et de dégager les enjeux et implications d'une politique ou d'un projet, et celui qui rend l'interpréta-

de maintenir chez les individus et les collectivités la possibilité de parler et de s'interroger; de s'approprier et de critiquer les significations qui organisent les rapports que chacun entretient avec les autres et le monde, d'élargir l'interprétation et de maintenir ouvert le sens; en somme la manière dont on est sujet et la possibilité de l'être autrement. Élargir l'interprétation, mais également le cercle des interprètes, dont dépend sa propre réflexion.

C'est la raison pour laquelle l'éthique de la recherche telle qu'elle est généralement conçue est insuffisante. Confinée aux pourtours de la recherche dans une déontologie du recueil des données et du respect de l'intégrité de ses informateurs, elle est souvent réduite à des formulaires de consentement standardisés, et des règles de confidentialité. Mais l'éthique va bien au-delà du respect des principes d'autonomie et de vie privée — bien qu'ils aient leur importance puisqu'ils contribuent déjà à traiter les participants comme des sujets. L'éthique est dans l'objet même de la recherche, dans la manière dont les individus réfléchissent, jugent, assument un rôle ou une décision. La sociologie est une discipline herméneutique, en ce qu'elle a pour objet non seulement des significations, mais aussi l'interprétation de ces significations par les acteurs sociaux eux-mêmes, compris comme de véritables interprètes et sujets⁹. La réflexion sur l'éthique de la sociologie est inséparable d'une sociologie de l'éthique. Le sociologue est non seulement lui-même sujet, qui pose des questions et participe à l'interprétation, mais il doit s'interroger sur la manière dont les autres sont sujets, se demander comment ils pourraient l'être autrement ou participer différemment à l'interprétation du monde social.

La question retournée

Dans un cercle le sociologue est inscrit, d'abord, avec des institutions et des représentations, dont ses interprétations sont tributaires, mais dont il doit aussi se déprendre; avec les acteurs sociaux également dont la réflexion est le point de départ et le point d'aboutissement de la sienne; avec ses informateurs de terrain aussi, dans un cercle cette fois-ci plus rapproché, où se jouent sa parole et la leur.

Ses enquêtes, en effet, souvent le conduisent vers ceux que l'ordre social favorise le moins et expose à la violence: pauvres et marginaux,

tion impossible lorsqu'il prétend être le seul à pouvoir en parler. Lui-même convoqué comme expert, le sociologue doit résister à la tentation de l'expertise qui écarte toute discussion autant qu'à la complaisance qui consiste à reprendre ce que les groupes disent de la situation ou d'un problème étudié. Ce n'est pas chose toujours aisée et la position est parfois inconfortable.

9. Dans un article récent, je soutiens que la sociologie a pour objet le double procès d'assujettissement et de subjectivation dans l'histoire de la modernité, et qu'elle est donc toujours, peu ou prou, une sociologie de l'éthique; une sociologie des sujets moraux («La sociologie et le sujet de l'éthique», dans S. Gaudet et A. Quéniart (dir.), *Sociologie de l'éthique*, Montréal, Liber, 2008, p. 47-65).

personnes vivant dans la plus grande précarité, femmes et enfants maltraités, travailleurs exploités, groupes stigmatisés, réduits au silence ou maintenus à l'écart. Le sociologue cherchera à comprendre ce qui les a conduits ou maintenus dans cet état, et la manière dont leur réalité les affecte. Il voudra les interroger directement ou rencontrer ceux qui les «prennent en charge», leur procurent soutien ou réparation, contrôlent ou normalisent leur situation. Il posera des questions, recueillera des récits, reconstituera des parcours et des histoires, demandera des détails sur les conditions de vie et fera le relevé des difficultés et des souffrances vécues.

Le sociologue se trouve du coup engagé dans la parole, car il doit *répondre* à ce que lui disent ces individus et ces groupes. En s'y intéressant, il suscite des interrogations et des attentes (souvent confuses), auxquelles ils doit à son tour, d'une manière ou l'autre, donner une réponse. S'interrogeant sur le sens d'une conduite ou d'un récit, il rencontre le sens que ces individus donnent à leur conduite ou leur histoire, ce qui les a conduits là où ils sont et la direction qu'il leur est possible ou souhaitable de prendre, ce qui leur est permis de dire ou d'espérer. Ils retournent au sociologue sa question, à laquelle il ne peut se soustraire. Que dire, par exemple, à un jeune maltraité qui attend aide ou protection? Qu'il ne peut l'aider, mais qu'il témoignera dans ses écrits de son histoire? Que les services sociaux sans doute pourront lui venir en aide, sans jamais pourtant en être certain? Que la recherche permettra d'en aider d'autres dans la même situation, sans savoir pourtant ce que seront les conclusions de l'étude, ni ce qui en sera fait? Quelles histoires le sociologue est-il prêt à entendre de ceux qu'il interroge, quelle réponse en retour lui est-il possible de donner qui soit à la hauteur de ce qu'ils lui confient? Il ne peut garder le silence, ni non plus promettre, sans le risque de le décevoir et de trahir ainsi sa parole. Que doit-il faire de ces enregistrements de la misère, de la souffrance, de la faim qui s'amoncellent et qui s'ajoutent à ce que relatent les journalistes? Les traduire en une demande de services sociaux et de santé? S'en faire l'écho ou la mémoire? Le moyen d'une catharsis¹⁰? La souffrance attend toujours en effet une réponse: parfois une aide, parfois la dénonciation de l'injustice pour ne pas ajouter le silence au malheur; parfois aussi une certaine réserve ou pudeur, et même la décision de se taire. Si la souffrance est précisément l'absence de mots et la rupture de communication, la difficulté ou l'impossibilité de donner une signification à une situation ou de la faire partager, le sociologue ne peut la sonder sans être soi-même *pris* dans la parole¹¹. Il ne peut interroger, fouiller dans la vie des gens sans être responsable de ce qu'il

10. Nombreux sont les sociologues et les anthropologues qui justifient aujourd'hui leurs enquêtes auprès des individus qui vivent différentes formes de violence par la ré-humanisation qu'est censé permettre le récit de leur expérience. La recherche est justifiée par une thérapeutique incertaine, pratiquée de surcroît par des chercheurs qui se défendent d'être des intervenants sociaux...

11. J'ai développé plus longuement cette idée dans mon ouvrage *Les promesses du silence. Essai sur la parole*, Montréal, Liber, 2006.

trouve ; il ne peut écouter sans répondre, et ne peut répondre en étant toujours certain de sa réponse. La parole est toujours un cercle, qui convertit les réponses en questions : interroger, c'est devoir à son tour répondre.

Ces difficultés apparaissent avec d'autant plus de force que la fragilité des personnes est grande et qu'elles sont souvent sans voix : femmes victimes de violence, sans-abri ou mineurs en fugue, prostituées sur lesquelles pèsent la menace du sida et la violence du milieu, etc. Elles apparaissent également dans les situations de violence politique, de domination ou de ségrégation : répression politique, nettoyage ethnique, camps de réfugiés. Que faire en effet du récit ou de la confidence, mais aussi des silences, des secrets et des oublis, que ses questions — et à défaut de réponse, son imagination — s'efforcent de mettre au jour ? Comment écrire sur la pauvreté ou l'oppression sans renforcer l'écart entre le chercheur, à qui la recherche va surtout profiter, et ceux qui sont dans le dénuement et le malheur ? Sans accroître leur sentiment de fatalité et d'impuissance ? Sans les conduire à de nouvelles déceptions ou de nouvelles violences ? Sans leur couper la parole¹² ? Il est des situations où il croira devoir pousser plus loin la recherche, des situations dont il faut parler, des situations d'indignité qu'on ne peut passer sous silence. Mais il est aussi des situations où il jugera préférable de se taire pour ne pas nuire aux individus (victimes de répression politique), ou pour ne pas accroître leur souffrance en le sondant trop profondément. Écouter, c'est parfois se garder de vouloir tout dévoiler.

Il faut toujours peser ses mots, même si la recherche ne prend pas à chaque fois une tournure aussi dramatique. Il s'agit de préserver la parole, de s'assurer que la sienne ne compromet pas celle des autres, qu'elle ne contribue pas à faire perdre confiance dans la signification des mots ou dans la parole elle-même. Le sociologue est lié à la parole des autres comme ses interprétations sont tributaires des débats et des représentations sociales qu'il reprend et prolonge. C'est pourquoi il est si attentif à ce qui menace cette parole. Engagé dans la parole, il a la responsabilité de la préserver sans quoi la sienne disparaît.

Sa responsabilité ne s'arrête donc pas à l'accord souvent silencieux et toujours ambigu, qu'il croit avoir conclu avec ses « informateurs ». Ici encore l'éthique de la recherche, largement issue de la bioéthique, se révèle insuffisante pour penser cette responsabilité¹³. Il ne suffit pas de s'assurer du respect de l'intégrité physique et psychologique des participants à une

12. Sur ces questions, je renvoie le lecteur à l'article de D. Patai, « U. S. academics and third world women : is ethical research possible ? », dans S. B. Gluck et D. Patai (dir.), *Women's Words : The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 137-153, ainsi qu'à l'ouvrage publié sous la direction de L. Blais, *Vivre à la marge. Réflexions sur la souffrance sociale*, Québec, Presses de l'université Laval, 2008.

13. La bioéthique est même d'ailleurs insuffisante pour penser les enjeux éthiques de la médecine, comme on a pu le montrer à propos de la santé publique

recherche, de leur éviter tout heurt ou tout inconvé­nient. Dans le jeu des questions et des réponses, des attentes et des promesses, il s'agit de préserver la possibilité même de la parole, la possibilité de dire et de raconter, mais aussi celle de se taire et de préserver le rapport secret que chacun entretient avec sa propre histoire (condition nécessaire à la parole); la possibilité de faire entendre ce qui trouve difficilement à se faire entendre; la possibilité de se déprendre de significations et d'interprétations qui scellent son destin, de donner un sens différent à son histoire et ainsi se ménager un autre avenir; de pouvoir peut-être se réintroduire dans le cercle des échanges et de la parole. Interroger, comme interpréter, c'est toujours se commettre. La question du sens n'est jamais neutre, elle engage celui qui la pose comme celui qui la reçoit.

Dans l'*Énoncé de politique des trois conseils*, référence majeure en matière d'éthique de la recherche au Canada, on a curieusement rangé les questions propres aux sciences sociales sous la rubrique «Recherche qualitative». Ce critère de méthode a le défaut de ramener les questions éthiques aux procédures de recherche et de perdre ainsi de vue les fins de la recherche. Ce qui distingue la sociologie (et sans doute les autres sciences sociales), ce n'est pas qu'elle est qualitative, mais interprétative. Elle a pour objet le sens, et pour responsabilité d'élargir l'interprétation, de soutenir la réflexion, de maintenir possible la parole et ainsi de garder ouverte la question du sens. Cette responsabilité la sociologie ne l'assume pas seule, mais elle ne peut l'ignorer, son existence même en dépend. La sociologie est liée à une politique de la parole et de l'interprétation. Une politique du cercle.

(P. Farmer, *Pathologies of Power. Health, Human Rights and the New War on the Poor*, Berkeley, University of California Press, 2003) et des biotechnologies (J. López, «Inclusion/Exclusion à l'ère du postpolitique», dans É. Gagnon, Y. Pelchat et R. Édouard (dir.), *Politiques d'intégration, rapports d'exclusion*, Québec, Presses de l'université Laval, 2008). Quant aux comités d'éthique hospitaliers, loin de toujours favoriser une réflexion sur les fins, ils contribuent à associer la recherche à l'exercice de la «bonne» médecine (É. Gagnon, *Les comités d'éthique. La recherche médicale à l'épreuve*, Québec, Presses de l'université Laval, 1996).